

Article

« La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal »

Danielle Juteau-Lee

Sociologie et sociétés, vol. 15, n° 2, 1983, p. 39-54.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001376ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal



DANIELLE JUTEAU-LEE

Si le débat passionné qui a entouré la question nationale commence à provoquer un certain ennui chez ses protagonistes¹, le débat non moins passionné portant sur l'ethnicité, son origine, sa nature, son fondement, semble plutôt occasionner des étourdissements, étourdissements qui conduisent parfois jusqu'au vertige, cet état propre à la personne qui ne sait plus où elle en est. À peine réussit-on à échapper à ce mouvement incessant qui nous entraîne de l'ethnicité au groupe ethnique, du groupe ethnique aux relations ethniques puis des relations ethniques au groupe ethnique et à l'ethnicité, que l'on est confronté au trio groupe ethnique, groupe nationalitaire et nation. Après avoir multiplié les prouesses permettant d'identifier leurs traits distinctifs, il faut ensuite trouver ceux qui leur sont communs et qui en font des communautés d'histoire et de culture. Ces obstacles franchis, les coureurs qui restent en ligne cherchent à découvrir les fondements réels de cette fuyante ethnicité; deux pelotons se détachent alors, le premier se dirigeant vers les idées de la superstructure, le second vers la soi-disant base réelle, matérielle et économique qu'est l'infrastructure.

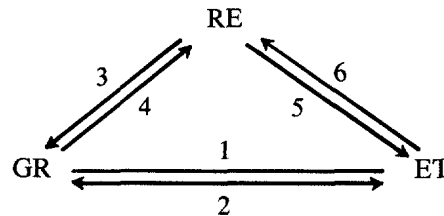
Cet article veut conduire le lecteur et la lectrice à travers tous les méandres de la sociologie des relations ethniques où surgissent tour à tour des visions naturalistes,

1. Voir à ce propos l'article de Nicole Laurin-Frenette, «Remarques sur la théorie de la nation», dans *Nation, souveraineté et droits*, Actes du IV^e Colloque interdisciplinaire de la Société de philosophie du Québec: la question nationale, Montréal, Bellarmin, 1980, pp. 49-63. L'ensemble de ses écrits ainsi que nos nombreuses discussions ont nourri cette réflexion sur la question de l'ethnicité, notamment en ce qui a trait à l'économisme qui établit une équation entre le travail et l'économique, l'économique et le matériel, le matériel et le réel. Pour une analyse plus détaillée, voir N. Laurin-Frenette, *Production de l'État et formes de la nation*, Montréal, Nouvelle Optique, 1978.

culturalistes, économistes, écologistes et j'en passe, afin de les amener à découvrir, cachés derrière les formes visibles observées, ces rapports qui produisent l'ethnicité. Nous verrons alors qu'ils s'insèrent au sein d'autres rapports, qui eux, furent cachés, et cela, en dépit de leur visibilité, cette invisibilité du visible provoquant à la fois l'éblouissement et l'aveuglement des producteurs du discours sur l'ethnicité.

PRODUCTION DU DISCOURS SUR L'ETHNICITÉ

Si certains chercheurs affirment que l'ethnicité donne naissance au groupe ethnique (1), d'autres prétendent au contraire que c'est le groupe ethnique qui engendre l'ethnicité (2). N'est-ce pas plutôt au sein d'un système de relations qu'émergent les groupes ethniques, se demandent les troisièmes? Mais non, ce sont des groupes déjà constitués qui entrent en relation, rétorquent les quatrièmes. Mais enfin, s'écrient les cinquièmes, ce sont les relations qui créent la marque pendant que les sixièmes répètent que sans ethnicité il ne peut y avoir de relations ethniques. Ne perdons pas ici un temps fou à choisir notre option car, d'une certaine manière, chacune de ces positions contient sa part de vérité. Examinons d'abord la relation groupe ethnique/ethnicité.



1. LE TRIANGLE RE, GR, ET : RELATIONS ETHNIQUES, GROUPES ETHNIQUES, ETHNICITÉ

a) *Groupe ethnique | ethnicité*

L'examen rigoureux du lien entre l'ethnicité et le groupe ethnique, lien pensé comme simple ou double relation, dialectique ou non dialectique, comme interaction, comme interpénétration, exige que l'on aborde sans plus tarder le problème de la définition. Épineuse question que celle de la définition de l'objet. Rappelons, en premier lieu, que les débats se sont rarement déroulés, de manière explicite, sur le terrain de la théorie de la connaissance. L'on peut néanmoins affirmer qu'aux États-Unis, la très grande majorité des spécialistes en relations ethniques ont adopté une position plus rapprochée de l'empirisme que du constructivisme², les groupes ethniques et l'ethnicité étant perçus comme existant dans la réalité, attendant d'être repérés, classés et ordonnés. Face à cet ultra-réalisme, quelques chercheurs affirment que les groupes ethniques ne sont que des construits, soit scientifiques, soit idéologiques³.

Mais dans leur ensemble, les discussions ont davantage opposé les défenseurs du subjectivisme à ceux de l'objectivisme, ces deux camps reprenant à leur compte l'éternel débat en sociologie où s'affrontent les tenants d'une approche phénoménologique et ceux qui favorisent une approche structurelle⁴. Dans l'approche subjective, l'ethnicité correspond à l'identité individuelle, à la conscience d'appartenance, à l'identification de l'agent à un groupe ethnique. Pour les plus malins d'entre eux⁵, l'identité ethnique

2. Sur l'opposition entre les théories empiriste et constructiviste, voir Pierre Bourdieu, «Le paradoxe du sociologue», dans *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, pp. 86-94.

3. Je pense entre autres à certains théoriciens marxistes qui réduisent l'ethnicité à une des formes sociales que revêtent les relations entre classes sociales.

4. Dans son article «Definitions of Ethnicity», dans Jay E. Goldstein et Rita Bienvenue (édit.), *Ethnicity and Ethnic Relations in Canada*, Toronto, Butterworths, 1980, pp. 1-11, W.W. Isajiw montre que deux approches caractérisent l'ensemble des débats relatifs à la définition des groupes ethniques et de l'ethnicité.

5. Voir à ce sujet Jean-Jacques Simard, «Autour de l'idée de nation. Appropriation symbolique, appropriation matérielle, socialité et identité», dans *Nation, souveraineté et droits*, op. cit., pp. 11-47.

constitue un rapport social, les ethnies étant produites par un procès social d'appropriation symbolique de la nature. Quant au groupe ethnique, il renvoie, soit à la somme des moi, des identités et des consciences ethniques, soit à un nous collectif, cette conscience du groupe s'exprimant quelquefois au sein d'activités ou de projets politiques divers, soit à des dimensions de la culture non matérielle, telles les croyances, les valeurs, les représentations. Dans l'approche objective, l'ethnicité renvoie soit à des traits biologiques (origine commune, ancêtres, sang, hérédité), soit à la culture matérielle et à des pratiques observables. Qu'ils privilégient la tendance naturaliste ou culturaliste, les tenants de l'objectivisme échappent difficilement à un certain essentialisme, car ils proposent une définition a-historique du vrai Canadien français, du vrai Juif, du vrai Portugais..., un modèle figé à partir duquel il est facile d'exclure ou de cantonner dans l'anormalité toute personne n'exhibant point les qualités véritables de son groupe ethnique. Ce dernier est alors défini à partir de la culture matérielle de ses membres, en l'occurrence les individus possédant l'essence ethnique, une culture qui se manifeste dans des coutumes et des traditions, alimentaires, vestimentaires, artistiques, folkloriques, etc. D'autres auteurs, négligeant quelque peu la dimension ethnicité, contribuent néanmoins de manière fort éclairante à l'analyse des relations ethniques en plaçant davantage l'accent sur les dimensions institutionnelles du groupe, ses réseaux et les liens de sociabilité qui s'y créent, ses frontières, sa capacité organisationnelle⁶.

Ces précisions ayant été apportées, l'on voudrait, l'on devrait procéder à une classification de nos auteurs, classification qui malheureusement, ou devrais-je plutôt dire heureusement, reste quasi impossible à effectuer⁷. Car rares sont les chercheurs qui optent carrément pour l'ultra-subjectivisme ou pour l'ultra-objectivisme⁸ et nombreux sont ceux qui allient une définition objective du groupe ethnique à une définition subjective de l'ethnicité et inversement. Cherchons néanmoins à dégager les grandes voies qui se dessinent malgré tout au milieu de ce qui ressemble dangereusement à un inutile piétinement :

1. L'adoption d'une position intermédiaire combinant les approches subjective et objective car les perceptions subjectives se cristallisent autour de traits objectifs qui deviennent alors critères d'inclusion et d'exclusion⁹. L'on tend d'ailleurs à reconnaître que les classements effectués par les sociologues sont tributaires des classements qui existent dans la tête des agents, classements qui sont eux-mêmes des produits sociaux¹⁰.
2. L'abandon de toute tentative visant à proposer une définition d'un groupe ethnique qui inclurait tous ceux qui s'en réclament.
3. Le rejet du primordialisme, selon lequel l'ethnicité engendre automatiquement le groupe ethnique, rejet qui s'accompagne d'une recherche du lien dynamique entre ces deux éléments. Bien que le groupe ethnique produise l'ethnicité, l'on reconnaît dorénavant que cette dernière passe par des rapports déjà constitués tout en créant de nouveaux rapports.
4. Une utilisation plus fréquente du concept d'ethnicité¹¹ sans que l'on assiste pour autant à un effort sérieux de le cerner. Il y a de quoi s'interroger

6. Les travaux de Raymond Breton en constituent un bon exemple.

7. Soulignons que ce débat entre subjectivistes et objectivistes ne correspond pas tout à fait à l'opposition matérialisme-idéalisme qui a provoqué les transes que l'on connaît chez les spécialistes de la question nationale. Dans le champ des relations ethniques, l'objectif renvoie indistinctement au concret, à l'observable, au matériel — ce dernier étant plus vaste que l'économique puisqu'il englobe la culture dite matérielle — et le subjectif renvoie aux représentations, aux croyances et à la conscience, tous deux (l'objectif et le subjectif) étant considérés comme réels.

8. Pour une analyse très fine de ces diverses tendances, voir Jean Burnet, «The Definition of Multiculturalism in a Bilingual Framework: An Interpretation», dans Aaron Wolfgang (édit.), *Education of Immigrant Students*, Toronto, Ontario Institute for Studies in Education, 1978, pp. 205-214.

9. Pierre van den Berghe, *Race and Racism*, 2^e éd., New York, John Wiley and Sons, Inc., 1978.

10. Voir à ce sujet l'excellent article de Jean Pouillon, «Appartenance et identité», *le Genre humain*, n° 2, Fayard, 1982, pp. 20-29 ainsi que les travaux de D. Juteau-Lee, notamment «Français d'Amérique, Canadiens, Canadiens français, Franco-Ontariens, Ontariois : qui sommes-nous?», *Pluriel-Débat*, n° 24, 1980, pp. 21-42.

11. À titre d'exemple, voir Nathan Glazer et Daniel Moynihan (édit.), *Ethnicity: Theory and Experience*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1975.

sur cet étrange oubli, car comment expliquer que la très grande majorité des spécialistes en relations ethniques traitent d'un objet, de leur objet, sans chercher à le définir¹² ?

À ce problème non résolu de la définition théorique de l'ethnicité, problème auquel nous reviendrons puisqu'il s'agit du point central de cet article, s'ajoute celui de l'explication, puisqu'il faut bien identifier les mécanismes provoquant l'étourdissant va-et-vient qui nous mène de l'ethnicité au groupe ethnique, du groupe ethnique à l'ethnicité, de la conscience à sa base objective et ainsi de suite. Il faudra alors se propulser à l'extérieur de cette dyade et examiner le troisième pôle du triangle RE, GR, ET, à savoir les relations ethniques.

b) *Relations ethniques*

Les groupes ethniques ne sont pas immuables, il n'y a qu'à regarder pour le constater. Leurs frontières fluctuent sans cesse. Certains groupes perdurent, d'autres non; certains groupes ethniques conquis disparaissent et s'assimilent, d'autres survivent, « s'épanouissent » même et parfois se libèrent; quelques communautés immigrantes se fondent dans le creuset, d'autres tissent à nouveau des liens de sociabilité, créent des réseaux institutionnels, quelquefois dès leur arrivée, quelquefois après plusieurs générations; plusieurs groupes, qu'ils soient dominés ou dominants, se transforment, les critères utilisés pour définir l'appartenance ethnique et les attributs du groupe se modifiant constamment. Devant tous ces changements, il faut admettre que l'ethnicité n'est pas cette marque indélébile qui engendre naturellement les groupes ethniques et chercher à rendre compte de l'émergence des groupes ethniques en examinant les relations qui s'instaurent entre eux. Dans les premiers écrits, que l'on se réfère par exemple à Park, à Thomas et Znaniecki, à Hughes, aux représentants de l'école du pluralisme, l'on semble penser d'abord des groupes (ethniques) déjà constitués puis, subsidiairement, des relations (ethniques) qui s'établissent entre eux. Si les causes de cette mise en relation peuvent être diverses, déséquilibre écologique, rareté des ressources, expansion économique, conquête, migrations « volontaires » ou involontaires, il en est de même pour ses conséquences, notamment les « problèmes » d'adaptation, d'intégration, d'acculturation, l'effritement du tissu social, la division ethnique du travail.

Dans les analyses plus récentes, le rapport semble inversé, les relations (les mots rapports constitutifs font alors leur entrée en scène) étant considérées comme produisant la genèse de l'ethnicité et des groupes ethniques. Je m'en voudrais néanmoins de passer sous silence l'importante contribution d'un illustre prédécesseur. En effet, au début du siècle, Weber¹³ affirmait que ni les qualités communes, ni la situation commune, ni le sentiment commun pour la même situation ne donnent naissance au groupe ethnique; il précisait en effet qu'une relation sociale de communalisation s'établit seulement quand le sentiment commun engendre l'orientation mutuelle du comportement (de ceux qui partagent l'ethnicité), ce sentiment d'appartenance étant alimenté entre autres par les « différences des articulations économiques et sociales et celles de la structure interne du pouvoir avec leurs influences sur les « mœurs »¹⁴.

Mais les nouveaux venus vont beaucoup plus loin. Rapports économiques, rapports politiques, rapports de domination font leur apparition, et toute explication à tendance culturaliste est rejetée avec vigueur, une vigueur à laquelle vient quelquefois s'ajouter un brin d'effroi. L'émergence des groupes ethniques, la mobilisation de l'ethnicité ne peuvent être appréhendées, nous informe-t-on, qu'en fonction de processus

12. Dans l'article précité, « Definitions of Ethnicity », W.W. Isajiw a examiné soixante-cinq études sociologiques et anthropologiques portant sur l'ethnicité; dans cinquante-deux cas (80%) aucune définition de l'ethnicité n'était proposée; de plus, les auteurs ne cherchaient pas à rendre compte d'une telle absence.

13. Pour une analyse plus poussée de l'apport wébérien à la sociologie des relations ethniques, voir Danielle Juteau-Lee, « La sociologie des frontières ethniques en devenir », dans Danielle Juteau-Lee (édit.), avec la collaboration de L. Laforge, *Frontières ethniques en devenir*, Ottawa, Les éditions de l'Université d'Ottawa, 1979, pp. 3-21.

14. M. Weber, *Économie et société* (1922), Paris, Plon, 1971, pp. 411-429.

sociaux plus globalisants, soit l'expansion du capitalisme monopolistique et l'accroissement de la domination étatique : pénétration accrue de l'appareil d'État, dislocation de la société civile, effritement du tissu social et des anciennes formes de sociabilité, surexploitation de la main-d'œuvre immigrante, division ethnique du travail, formation de niches occupationnelles, poursuite d'intérêts matériels par les agents ethniques¹⁵. Voilà les véritables fondements matériels des relations entre groupes ethniques.

L'importance de cette perspective, à laquelle je souscris en partie, réside surtout dans une volonté farouche d'éviter le ghetto de la nature ethnique, dans le rejet d'une approche visant à penser le groupe ethnique comme un ensemble d'agents possédant naturellement une ethnicité qui crée *ipso facto* des liens primordiaux, ces agents produisant, en vertu du «*kin affinity*», d'innombrables petits ethniques qui seront à leur tour naturellement liés les uns aux autres et à leur groupe et ainsi de suite¹⁶. Et pourtant... Si l'on ne peut nier qu'il y a du politique et de l'économique dans les relations ethniques, faut-il pour autant affirmer qu'il n'y a que du politique et que de l'économique? Car si les marques, les attributs dits ethniques sont effectivement choisis au sein d'une relation sociale de domination, faut-il conclure que la domination, à elle seule, produit l'ethnicité et que les groupes ethniques ne sont que de simples construits idéologiques? Remplacer l'essentialisme et le culturalisme par l'économisme, c'est évacuer l'histoire ou réduire dangereusement ce qui en constitue la matérialité. Car ces rapports sociaux ne sont-ils pas précisément des rapports *ethniques*, rapports qu'on ne peut appréhender dans leur totalité en évacuant leur spécificité, à savoir l'ethnicité? Et nous voilà confrontés à nouveau à la question posée au début de cet article, question centrale pour cet article bien sûr, mais aussi pour la sociologie des relations ethniques. Mais avant de partir à la recherche de cet objet, il faudra, au préalable, quitter le triangle RE, GR, ET (le regrettable triangle?) et emprunter un nouveau détour.

2. LE TRIO GROUPE ETHNIQUE, GROUPE NATIONALITAIRE, NATION

En quoi les groupes ethniques diffèrent-ils des nations? Deux objets qui renvoient, malgré leur fonds commun, à des traditions sociologiques distinctes, l'une américaine, idéaliste diront les uns, l'autre européenne et davantage marxiste. La nation n'est-elle qu'un gros groupe ethnique? Mais quand s'arrête l'un et commence l'autre? Cherchant à répondre à cette question, Smith¹⁷ proposait l'existence d'un continuum, allant de la tribu jusqu'à l'État-nation, continuum auquel correspond implicitement une certaine hiérarchie de pouvoir et de prestige. Mais les théoriciens de la nation font alors face à une difficulté qu'ils parviennent rarement à résoudre, puisque les éléments qui sont censés appartenir à la nation se manifestent dans des combinaisons très diverses. Ici une communauté qui semble constituer un groupe ethnique, possède un élément propre à la nation, là une communauté qui semble constituer une nation n'exhibe point un de ses éléments constitutifs, telles une religion commune, une langue commune, etc. À mon avis, c'est Bauer qui a apporté la réponse la plus satisfaisante à ce problème, ce penseur de l'école austro-hongroise qui a su dépasser, de manière fort ingénieuse, le matérialisme vulgaire de ses contemporains¹⁸. Combinant le matérialisme historique et une sociologie des formes, Bauer affirme que la nation constitue une communauté de caractère fondée sur la communauté de destin, c'est-à-dire sur l'expérience intérieurement vécue en commun par les personnes qui sont soumises au même sort¹⁹. L'originalité

15. Les auteurs qui ont élaboré cette perspective s'inscrivent généralement dans le courant marxiste; l'on peut citer, entre autres, les travaux d'Edna Bonacich, de Bernard Bernier et de Mikhael Elbaz.

16. Adoptant une approche empruntée à la sociobiologie, van den Berghe, *Race and Racism, op. cit.*, suggère que l'ethnocentrisme, le tribalisme, le nationalisme, le racisme, etc. possèdent un fondement biologique et servent à accroître la capacité d'adaptation (*inclusive fitness*) des individus.

17. A.D. Smith, *Theories of Nationalism*, London, Duckworth and Co. Ltd., 1971.

18. Michel Freitag, «Théorie marxiste et réalité nationale», *Pluriel-Débat*, n° 26, 1981, pp. 3-38, a résumé ainsi l'essentiel de la pensée marxiste sur la nation : «La nation n'est pour l'essentiel qu'une idéologie bourgeoise masquant sous une pseudo-identité communautaire la réalité fondamentale de la lutte des classes...» (note 1, p. 3).

19. Otto Bauer, «Le concept de nation», dans G. Haupt, M. Lowy et C. Weill (édit.), *les Marxistes et la question nationale, 1848-1914*, Paris, Maspero, 1974, pp. 233-257.

et l'utilité de sa démarche résident dans le fait qu'il cherche moins à définir la nation qu'à la théoriser; à la simple énumération des éléments empiriques qui constituent la nation, à savoir le territoire commun d'habitation, l'origine commune, la langue commune, les mœurs et les coutumes communes, l'expérience commune et le passé historique commun, les lois communes et la religion commune, il substitue une théorie qui fait de l'histoire commune l'élément-clef, la force agissante :

C'est elle qui détermine les autres, qui les engendre. C'est l'histoire commune uniquement qui donne sa détermination fondamentale à l'origine commune en séparant les qualités à transmettre et celles qui sont éliminées. L'histoire commune crée les mœurs et les coutumes communes, les lois communes et la religion commune, et donc — pour conserver notre usage linguistique — de la communauté de tradition culturelle²⁰.

En rejetant une approche descriptive fondée essentiellement sur les formes visibles, approche qui se résume à l'énumération d'un ensemble de traits observables, Bauer tient à mettre en évidence le processus historique qui engendre la communauté de tradition culturelle, un processus qui se manifeste à travers les formes multiples qu'elle revêt. L'on comprendra alors que le groupe ethnique et la nation représentent tous deux ce qu'on peut appeler des communautés d'histoire et de culture, chacune de ces communautés occupant une place différente au sein des rapports entre communautés d'histoire et de culture. En effet, bien que cela ne soit presque jamais le résultat d'une volonté expresse, le concept de groupe ethnique est habituellement réservé aux communautés d'histoire et de culture dominées, ces dernières possédant une histoire mais point d'historicité, étant incapables de formuler un projet politique susceptible de modifier radicalement leurs rapports au groupe dominant, en l'occurrence, la communauté qui contrôle le fonctionnement de l'État et ses appareils idéologiques. Ce contrôle exercé par le groupe dominant, lui permet d'assurer plus facilement sa reproduction en tant que communauté d'histoire et de culture pendant que les groupes ethniques, eux, ne peuvent souvent compter que sur la famille, les réseaux de parenté et quelques associations volontaires. Le concept de nation est davantage réservé à ces communautés qui contrôlent l'appareil d'État ou à celles qui sont en mesure de formuler un projet (nationaliste) visant à se l'approprier. Entre les deux, l'on retrouve le groupe nationalitaire²¹ qui, lui, remet en question le cadre institutionnel existant sans pour autant définir un projet politique qui passe par l'indépendance ou la souveraineté. Seule une analyse du rapport entre toutes ces formes de communautés et de leur niveau respectif de capacité organisationnelle peut rendre compte de l'absence ou de la présence d'un tel projet, ainsi que de son ampleur.

Si l'on peut maintenant, à partir de leurs projets politiques respectifs, différencier plus clairement les groupes ethniques des groupes nationalitaires et des nations, si l'on peut comprendre que ces trois formes de communautés culturelles sont produites par l'histoire, encore faut-il distinguer les communautés d'histoire et de culture des autres types de communautés humaines, ce qui nous ramène encore une fois au problème de la spécificité des groupes ethniques, des groupes nationalitaires et des nations, à ce que j'appelle l'ethnicité.

PRODUCTION DE L'ETHNICITÉ

Cette longue incursion du côté du méta-discours produit sur les groupes ethniques fait ressortir l'importance des efforts visant à libérer l'analyse sociologique des relations ethniques des postulats naturalistes et culturalistes qui l'ont trop longtemps caractérisée. Le groupe ethnique est un fait social, non un donné biologique. Ce fait social comporte une part d'objectif, une part de subjectif, il se comprend dans le con-

20. *Ibid.*, p. 250.

21. C'est P.J. Simon qui propose cette distinction entre groupe ethnique, groupe nationalitaire et nation; voir son article « Propositions pour un lexique des mots clés dans le domaine des études relationnelles », *Pluriel*, n° 4, 1975, pp. 65-76.

texte d'un rapport entre ces groupes où sont mobilisés des agents ethniques, possesseurs d'une ethnicité qui se manifeste aux niveaux du comportement, de l'identité et de la mémoire collectives. Par ailleurs, il n'en reste pas moins que ces fort louables discours provoquent souvent l'occultation de la spécificité des groupes ethniques. Car, cela est évident, ces groupes ethniques, souvent surexploités et dominés, qui combattent contre la domination sous toutes ses formes, qu'elle soit économique, politique ou culturelle, ces groupes ne sont pas des groupes comme les autres. Ils ne se fondent ni sur l'âge, ni sur le sexe, ni sur la place occupée au sein des rapports de production. Il faut bien admettre qu'ils renvoient, j'ose dire en dernière instance, à cette ethnicité dont on parle souvent mais sans jamais la définir. Puisque l'on semble avoir jeté le bébé avec l'eau du bain, il faudra partir, dans le sens le plus littéral du terme, à la recherche du bébé, et regarder à nouveau du côté de l'ethnicité mais en y posant cette fois-ci un nouveau regard.

1. ON NE NAÎT PAS ETHNIQUE...

Pour Vallee²², l'ethnicité est un attribut qui renvoie à des *ancêtres communs*, réels ou putatifs, ancêtres qui partageaient une culture commune se manifestant au niveau des comportements. Dans tous les cas, ajoute-t-il, les réseaux de parenté constituent les véhicules, les porteurs cruciaux de cette culture. Pour sa part, van den Berghe²³ considère que le caractère distinctif des groupes ethniques réside dans le fait qu'ils passent par la *famille* : l'on naît dans ce groupe, l'on y grandit, l'on a tendance à s'y marier et à y mourir. Le groupe ethnique constitue en quelque sorte l'extension de la famille, la *parenté* y occupant une place prépondérante. Ce sont des réflexions semblables qui amènent Isajiw²⁴ à écrire qu'il s'agit d'un *groupe involontaire*, puisqu'on ne choisit pas son groupe ethnique, ce qui est vrai dans la majorité des cas. Affaire de sang? Non, répondraient ces auteurs. Les groupes ethniques, les groupes nationalitaires, les nations-ethnies sont composés de personnes qui partagent une culture, une identité et une mémoire communes, et qui descendent ou croient descendre d'ancêtres qui partageaient eux aussi une culture commune. Ancêtres, réseaux de parenté, groupes involontaires... Il semble bien que l'ethnicité soit affaire de naissance. Et voilà que l'on risque de tomber dans le précipice essentialiste que je voudrais, que je veux, vous l'avez certainement compris, à tout prix éviter. Il ne suffit pas, en effet, d'affirmer que l'ethnicité résulte de la transmission de la culture et non de la transmission du sang; il faut aussi poser le problème du mode de transmission de la culture, problème qui trouve sa réponse dans la parenté, point charnière entre le passé et le présent. Or la famille, les sociologues ne l'ont-ils pas maintes fois répété, est effectivement le lieu principal où s'effectuent la reproduction biologique et la socialisation des êtres humains. L'on ne naît pas ethnique, on le devient; aussi faut-il chercher à approfondir les mécanismes qui permettent à chacun d'entre nous d'acquérir l'ethnicité, ces qualités communes aux membres d'un groupe ethnique donné au sein duquel le nouveau-né fait irruption.

2. COMMENT DEVIENT-ON ETHNIQUE?

a) Détermination historique de l'ethnicité

Comme tout nouveau regard, celui-ci puise une grande partie de son inspiration du passé, plus précisément chez Bauer dont nous avons déjà parlé. Cet auteur²⁵ affirme que la nation n'est pas la somme des individus qui la composent, chaque individu étant

22. Frank Vallee, «Multi-Ethnic Societies: The Issues of Identity and Equality», dans D. Forcese et S. Richer (édit.), *Issues in Canadian Society: An Introduction to Sociology*, Scarborough, Ont., Prentice-Hall of Canada Limited, 1975, pp. 162-202.

23. P. van den Berghe, *Race and Racism*, op. cit., p. XVII.

24. W.W. Isajiw, «Definitions of Ethnicity», op. cit., p. 24.

25. O. Bauer, «Le concept de nation», op. cit., bien que l'analyse de ce dernier porte sur la nation et la nationalité, je crois que nous pouvons, sans trahir sa pensée, utiliser les concepts groupe ethnique et ethnicité; en effet, les concepts groupe ethnique et nation renvoient tous deux à des communautés d'histoire et de culture qui se distinguent en vertu de leur place respective au sein de rapports qui les lient. Ce que l'on nomme nationalité (et non citoyenneté) correspond, à toute fin pratique, à l'ethnicité du groupe dominant.

le produit de la nation. C'est parce que nous sommes tous le produit du même groupe ethnique que nous nous unissons, la même force ayant exercé son influence sur notre caractère. Le groupe ethnique se traduit dans l'ethnicité de l'individu, cette dernière n'étant rien d'autre que la manifestation de la détermination qu'exerce le groupe ethnique en chacun de nous. Bauer nous renvoie donc à l'histoire en tant que cause agissante, cette histoire qui produit le groupe ethnique et sa spécificité par rapport aux autres. Son rejet du matérialisme national et du spiritualisme national représente un pas de géant, mais encore faut-il expliquer comment l'histoire qui produit le groupe ethnique se fixe en nous. Bauer répond qu'il existe deux voies, celle de l'héritage naturel, le « plasma germinatif », celle de l'héritage culturel, la transmission des biens culturels. Reconnaisant que les héritiers naturels et les héritiers culturels ne coïncident pas toujours, (il n'est donc pas uniquement question d'affaire de sang) il met l'accent sur l'interaction mutuelle des compatriotes et la transmission des biens culturels... ce qui nous amène à nous interroger sur ce processus par lequel l'ethnicité s'inscrit en nous. Je vous ferai remarquer que ce processus s'appelle la socialisation et que cette socialisation première, acquise dès la tendre enfance au sein de la famille, grâce surtout à l'influence de la mère²⁶, constitue l'outil même permettant à l'histoire de s'inscrire en chacun de nous. Or, la socialisation, c'est quoi ?

b) *La transmission de l'ethnicité : la socialisation — éducation et poésie*

Pour les fonctionnalistes, qui en ont beaucoup parlé, la socialisation consiste essentiellement en un processus qui assure la transmission et l'intériorisation des normes, des valeurs et des représentations propres à une société, et qui permet à l'être humain de vivre en société. Les marxistes, qui en ont beaucoup moins parlé, mettent l'accent sur la production des agents... de production, car la mère forme de futurs bourgeois ou de futurs prolétaires. Leur famille, famille orbite²⁷, est donc le lieu où se reproduit la force de travail, gratuitement, ajouteront les féministes, marxistes et non marxistes. C'est aussi, les féministes viennent de le découvrir, un lieu où se produit l'identité de genre (*gender identity*) et, par conséquent, où se reproduisent les catégories de sexe. Car la mère, entre autres, produit, à partir des mâles et des femelles, de la masculinité et de la féminité, cette production s'articulant quelque part, aux véritables rapports de la non moins véritable production. Et voilà que le fonctionnalisme tant décrié retrouve une place d'honneur²⁸.

Nous pourrions ajouter à ce stade, et je m'empresse de le faire, que la famille est aussi le lieu où se transmet l'ethnicité, puisque la mère forme non seulement des bourgeois et des prolétaires, des hommes et des femmes, mais aussi des « ethniques », canadiens-français, canadiens-anglais, Inuit, etc. selon les circonstances, qui seront aussi des bourgeois et des prolétaires canadiens-français, des femmes et des hommes canadiens-français, et ainsi de suite. Or, si les nouveaux sociologues ont quelque peu oublié cette dimension de « l'éducation maternelle », les idéologues nationalistes l'ont pourtant bien comprise, eux qui ont toujours placé les femmes, tout particulièrement les mères, au centre de la nation. Dans un texte, ancien je vous le concède, mais remarquable par sa transparence, Fadette écrivait :

26. Je dis bien « grâce surtout à l'influence de la mère » ; je ne nie pas l'influence des autres adultes, du père notamment, de certains membres de la parenté, du groupe de pairs, etc. ; mais il faut reconnaître qu'en dépit des revendications féministes, ce sont encore les mères et leurs remplaçantes (d'autres femmes) qui doivent assumer la responsabilité première de cette charge.

27. J'emprunte cette expression à Renée Dandurand qui l'a utilisée afin de montrer que l'analyse marxiste a eu tendance à expliquer ce qui se passe dans la famille en fonction de rapports qui se situent à l'extérieur de cette institution ; voir son article, « Famille du capitalisme et production des êtres humains », *Sociologie et sociétés*, vol. XIII, n° 2, 1981, pp. 95-112. Mon analyse rejoint en grande partie la sienne, car il est essentiel de se pencher sur les facteurs sociaux qui régissent la production des êtres humains.

28. Le fonctionnalisme, faut-il le rappeler, ne se retrouve pas seulement chez les fonctionnalistes ; il caractérise souvent les analyses de ceux qui le rejettent, ainsi qu'en témoignent les travaux de plusieurs marxistes (fonctionnalisme matérialiste) qui expliquent l'existence et le maintien de la famille en termes de sa contribution au maintien du capitalisme ; voir A. Kuhn, « Structures of Patriarchy and Capital in the Family », dans A. Kuhn et A.M. Wolpe (édit.), *Feminism and Materialism*, Boston & London, Routledge and Kegan Paul, 1978, pp. 42-67.

Il me semble qu'au-dessus de tous ceux qui sont appelés à servir, celles qui, par leur nature et leur vocation, doivent servir davantage notre pays et la cause française au Canada, ce sont les mères²⁹.

Elles doivent faire à nos enfants des âmes françaises (289), accentuer les qualités de la race française (290), envelopper l'âme de l'enfant de l'esprit français (291), en utilisant leur intelligence, leur volonté et leur conscience (289). Cette création chez l'enfant d'un fonds français lui permettant de résister aux infections (293), nécessite que l'on s'oublie pour les autres (295). L'on exhorte la mère à ne pas envoyer ses filles dans des collèges, car il faut surtout les préparer à devenir des mères dévouées et de bonnes maîtresses de maison (301); maîtresses de maison qui auraient tort «de se trouver diminuées par ces soins domestiques» [car] la poésie n'est pas toute dans les anthologies... (302). C'est en faisant de sa fille une vraie femme, conclut l'auteure, que la mère (la vraie femme par excellence) rend le plus beau service à son pays.

Ce discours, où l'idéologie s'exprime avec une limpidité inhabituelle, est fort révélateur. Les mères doivent former de futures mères et toutes ces vraies femmes (*discours naturaliste*) forgeront l'âme de la race (*autre discours naturaliste*) et assureront ainsi sa survivance (*transmission d'un esprit, spiritualisme national*). Il faut néanmoins leur rappeler leur devoir (*contrainte*), tout en ayant soin d'ajouter que les soins domestiques, qui n'ont rien de diminuant (*valorisation de la différence*), constituent à la fois une forme de poésie (*occultation du travail*) et un service rendu à la nation (*sans mères, pas de pays, pas de nation ni de groupe ethnique, pas de transmission de l'ethnicité*). À ceux qui objecteraient la désuétude de ce texte pour rejeter l'argument proposé, je rétorquerai qu'un tel discours réapparaît avec une constance remarquable dans l'histoire (que l'on pense aux nouvelles politiques natalistes), à chaque fois qu'un groupe ethnique se sent menacé, par une conquête, par des pressions assimilatrices, par une immigration dite sauvage...). Si ce discours se retrouve davantage au sein des groupes ethniques dominés, c'est précisément parce que ces derniers, possédant un faible niveau de «complétude» institutionnelle, doivent compter surtout sur la famille (les mères) pour assurer leur reproduction en tant que groupes ethniques.

Examinons de plus près cette poésie «qui se cache partout et embellit les plus modestes détails de la vie quotidienne» ou, comme diraient les sociologues, la socialisation, ce processus par lequel les valeurs et les normes du groupe ethnique sont transmises à l'enfant, et cela, au sein de la famille, cette institution douillette, microcosme de la société, où règne la complémentarité des rôles masculins et féminins, régis par des normes et valeurs, etc.

c) *La transmission de l'ethnicité, deuxième version: la socialisation — procès de travail*³⁰

Comment s'effectue cette valse de l'idéal? Par quel biais la culture et la mémoire historique du groupe ethnique, de l'idéal, viennent-elles à passer dans la tête de l'enfant, de l'idéal encore, et cela, dans un lieu où tout n'est qu'idéal? Car, vous le savez, le matériel, lisez ici le réel, renvoie aux rapports sociaux de production, à l'économie, à l'infrastructure, à l'usine...

Pensons à deux enfants, âgés respectivement de trois et de cinq ans, qui viennent de se réveiller. Puisque j'y reviendrai, je vous ferai grâce pour l'instant des cinq années précédentes, essentielles à leur formation, mais vous m'accorderez qu'il a fallu quotidiennement les nourrir, les vêtir, les laver, leur apprendre à parler, à manger, à marcher, à jouer, et que la mère, selon sa propre appartenance ethnique, a posé chaque geste selon certaines normes, inculquant ainsi des normes spécifiques à ses enfants. Revenons donc à notre mère qui, dans sa hutte, son appartement, sa maison, doit éduquer ses deux enfants, leur transmettre l'ethnicité. J'imagine ici un tableau fort émouvant :

29. Fadette, «Comment servir : les Mères», *l'Action française*, vol. 4, n° 7, 1920, pp. 289-303.

30. Je tiens à remercier Colette Guillaumin qui m'a encouragée à poursuivre cette piste de réflexion, qui m'a patiemment écoutée et qui a toujours apporté des suggestions fort judicieuses.

vêtue de mousseline blanche, assise dans sa berceuse de fabrication artisanale canadienne-française au milieu d'une chambre impeccable où l'on retrouve des sculptures de la famille Bourgault et des lithographies de Lemieux, la mère raconte, la musique de Vigneault en sourdine, à ses enfants, propres, vêtus et sages comme des images, l'histoire de leurs valeureux ancêtres ; descendants de Frontenac et de Montcalm, ils doivent parler français, manger de la tourtière et du ragoût de boulettes, porter des ceintures fléchées, sauver leur âme plutôt que gagner l'univers, lutter contre l'anglicisation et l'anglicisation... Mais cette image s'embrouille sans cesse, car la mère, la vraie mère, qu'elle soit célibataire, séparée ou mariée à un bourgeois ou à un prolétaire, ne transmet pas ainsi l'ethnicité. Parce que ces deux enfants, il a bien fallu les habiller, les nourrir et les vêtir..., et si ces gestes sont posés conformément à certaines règles, ces gestes, habiller, nourrir et laver des enfants, constituent du travail, un travail qui produit du sens, j'en suis la première à en convenir, mais un travail qui représente, si je puis m'exprimer ainsi, LA PART RÉELLE DE L'IDÉEL³¹, car c'est toujours à l'intérieur d'une relation d'entretien matériel que la mère transmet à de jeunes enfants les valeurs de la société (de la classe, du sexe, du groupe ethnique). Elle habille l'enfant en rose ou en bleu, avec des vêtements achetés chez Holt Renfrew ou chez Dupuis, mais encore faut-il qu'elle achète les vêtements et qu'elle l'habille.

Les habiller ou ne pas les habiller, c'est de la culture, car dans certaines sociétés, l'on se promène tout nu ; les habiller en jeans et en adidas plutôt qu'en kilt ou en sari, c'est de la culture ; mais les habiller, passer le pull, mettre les chaussettes, attacher les boutons et les lacets, c'est du travail. Faire ou ne pas faire sa toilette, c'est de la culture, brosser ses dents avec une brosse à dents plutôt qu'avec un pic, c'est de la culture, se laver avec un gant de toilette plutôt qu'avec une débarbouillette, c'est de la culture ; mais laver les enfants, nettoyer leur visage, brosser leurs dents, nettoyer derrière leurs oreilles, brosser leurs cheveux, les tresser, les friser, c'est du travail. Nourrir les enfants, c'est du travail. Il faut non seulement acheter les aliments et les préparer, mais encore faut-il que les enfants les mangent : « une bouchée pour maman, une bouchée pour toi, ouvre la bouche, l'avion va rentrer, vite essuyons ton visage, ramassons le lait renversé... » Servir du café au lait et des croissants plutôt que des toasts ou des bagels, c'est de la culture ; enduire les rôties de beurre d'arachides plutôt que de Marmite, c'est de la culture. Enseigner à l'enfant comment manger, avec des ustensiles, avec des baguettes, avec ses doigts, c'est culturel ; « sers-toi de ta fourchette, ne parle pas la bouche pleine, ne lèche pas ton assiette », c'est bien sûr transmettre des normes mais cette transmission ne s'effectue qu'à l'intérieur d'un procès de travail. La mère leur parle et leur apprend à parler, c'est l'apprentissage de la langue maternelle ; elle leur raconte des histoires, faisant appel à sa mémoire historique et leur transmettant ainsi la mémoire du groupe ; elle leur parle des plaines d'Abraham et de la Conquête, ou du grand dérangement, ou de Washington et de Lincoln ; elle leur raconte les exploits de Gordie Howe ou de Maurice Richard ; elle leur décrit les luttes de Nellie McClung ou de Thérèse Casgrain ; elle leur chante *la Marseillaise* ou *God Save The Queen* ou *O Canada* ou *Mon pays* ; elle les prépare pour la Saint-Jean-Baptiste, pour le 1^{er} juillet ou pour le 4 juillet ; elle organise ou non le *Bar Mitzvah* (*Bat Mitzvah*) de son fils (sa fille) ; elle peint ou elle ne peint pas des œufs de Pâques : elle emballe les cadeaux le 25 décembre ou le 6 janvier : elle prépare des tourtières ou du plum pudding. Non il n'y a pas de doute, elle moule leurs petites âmes, mais toujours en posant des gestes concrets qui accaparent son temps, car c'est dans le cadre d'une relation d'entretien matériel que la culture se transmet, que la socialisation se déroule. Voilà la part réelle de l'idéal, une activité matérielle et idéale qui, malgré sa poésie, épuise les mères pendant que se fabrique un autre être humain, une activité qui implique leur totale mobilisation physique et qui est accomplie gratuitement par les reines

31. L'on se souviendra que dans un article très prisé sur l'idéologique, Maurice Godelier soutient qu'il y a de l'idéal dans le réel. Quoique fort éclairante, son analyse n'échappe pas tout à fait à ce réductionnisme qui ne considère comme réel que l'économique ; voir « La part idéale du réel », *l'Homme*, XVIII, 1978, pp. 155-187.

du foyer (« c'est tout à toi, chérie, je te laisse... »), pendant que les époux, eux, vont travailler.

Je pourrais m'attarder plus longuement sur le rapport d'appropriation des femmes³², mais là n'est pas mon propos. Il s'agissait ici de faire ressortir ce qui est tellement évident qu'on s'étonne de son oubli : l'enculturation, la transmission de la culture matérielle et non matérielle du groupe ethnique, la production de l'ethnicité est indissociable d'une relation d'entretien corporel, physique, affectif, intellectuel, cette dernière constituant un procès de travail, car nous sommes bien en présence d'une « suite d'actions enchaînées au sein desquelles sont mis en œuvre des moyens matériels et des moyens intellectuels » : *moyens matériels*, à savoir la mère elle-même, son propre corps et ses capacités physiques (on aime que nos mères soient des femmes fortes); *moyens intellectuels*, son cerveau et ce qu'il contient, entre autres l'ensemble des normes propres à son groupe ethnique. C'est par le biais de ce procès de travail bien réel, qui contient sa part d'idéal et de matériel, qui produit du matériel et de l'idéal, des activités, des actions, des comportements, des représentations et des identités, en l'occurrence des petits Canadiens français qui penseront et se comporteront en vrais petits Canadiens français, que l'histoire accomplit sa détermination. La socialisation/humanisation des nouveau-nés renvoie donc, je le répète, à un procès de travail, ce dernier ayant été occulté, comme le fut par ailleurs l'ensemble du travail effectué par les femmes (travail domestique, travail reproductif) par une sociologie qui a réduit le travail à la production et à la reproduction des moyens d'existence, réductionnisme dont je parlerai sous peu. Ce procès de travail, qui transmet l'ethnicité, entendue ici dans son sens objectif et subjectif, crée ces liens qu'on a appelés primordiaux au sein de la famille qui constitue en quelque sorte le premier réseau ethnique auquel l'on appartient. Ayant découvert ce qui se produit au sein de ce procès de socialisation, penchons-nous maintenant sur ce qu'il produit.

3. PRODUCTION DE L'ETHNICITÉ

a) *L'humanisation des nouveau-nés*

L'ethnicité nous apparaît maintenant comme un produit social, un produit forgé par le destin historique des générations précédentes et fixé en nous par la socialisation. Or ce procès de travail semble se distinguer de celui qui vise à reproduire les moyens d'existence, en ce qu'il implique, entre autres, une relation entre deux êtres humains, à savoir la mère et le nouveau-né. Or le nouveau-né est-il un être humain ? À cette question brutale, je répondrai par un non tout aussi brutal. Et j'apporte cette réponse en songeant à Victor de l'Aveyron, cet enfant sauvage retrouvé au début du XIX^e siècle et pris en charge par le Dr Itard, cet enfant dont toute l'existence ne se réduisait qu'à une vie purement animale³³. Rejetant la conclusion du Dr Pinel, qui y voyait le résultat de l'idiotisme, Jean Itard suggère que cet idiotisme apparent résulte d'une autre cause, à savoir la privation de toute éducation et la séparation des individus de son espèce³⁴. Vous vous souviendrez que des années de travail lui permettront de vérifier son hypothèse initiale et d'en déduire :

- 1) Que l'homme est inférieur à un grand nombre d'animaux dans le pur *état de nature* ; état de nullité et de barbarie, qu'on a sans fondement revêtu des couleurs les plus séduisantes ; état dans lequel l'individu, privé des facultés caractéristiques de son espèce, traîne misérablement, sans intelligence comme sans affections, une vie précaire et réduite aux seules fonctions de l'animalité. *(Souligné par l'auteur)*

32. Il s'agit du rapport de sexage qui fait des femmes des êtres appropriés fournissant gratuitement, au sein de la famille notamment, le travail d'entretien matériel et affectif des autres membres de la société ; voir à cet égard, C. Guillaumin, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1). L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, n° 2, 1978, pp. 5-30.

33. J. Itard, « Les progrès d'un jeune sauvage », dans L. Malson (édit.), *les Enfants sauvages*, Paris, 10-18, 1964, p. 133.

34. *Ibid.*, p. 134.

- 2) Que cette supériorité morale, que l'on dit être *naturelle* à l'homme, n'est que le résultat de la civilisation qui l'élève au-dessus des autres animaux par un grand et puissant mobile (souligné par D. J.-Lee)³⁵.

Suite à ses observations, le Dr Itard peut conclure à l'absence d'une nature humaine, d'un comportement naturel de l'espèce. Il n'existe ni hérédité psychologique, c'est-à-dire une nature psychique individuelle, ni hérédité de l'espèce, c'est-à-dire un fonds spécifique de dispositions et d'élan propre à l'espèce humaine. L'être humain n'a pas de nature, il a, il est une histoire. Le travail effectué par Jean Itard et par M^{me} Guérin (gouvernante de l'enfant) a humanisé le petit Victor. Bien que le Dr Itard lui-même ne puisse s'empêcher de sombrer dans l'explication naturaliste quand il souligne « l'influence majeure qu'ont sur l'esprit de l'enfant ces complaisances inépuisables, ces petits riens officieux que la nature a mis dans le cœur d'une mère...³⁶ », il est clair que le procès de socialisation fabrique des êtres humains, que la socialisation, c'est l'humanisation. En effet, chaque être humain, à sa naissance, pose la question de l'irruption du naturel et de sa nécessaire socialisation, à l'ensemble de la société³⁷. Problème que « la société » a résolu en affectant les femmes à la socialisation des nouveau-nés (en vertu de leur instinct maternel) et en occultant le travail que nécessite cette humanisation.

Nous pouvons donc affirmer que la socialisation des nouveau-nés, travail effectué en grande partie par les femmes, produit des êtres humains et que, dans nos sociétés, ces êtres humains sont destinés à occuper certaines places au sein du procès de production-reproduction. Or si un certain optimisme nous permet d'envisager le jour où, les classes sociales et de sexe ayant été abolies, le procès d'humanisation ne fabriquera plus ni agents de sexe, ni agents de classe, peut-on pour autant conclure à la disparition éventuelle des agents ethniques ? Il me semble que non.

b) *L'humanisation, c'est l'« ethnicisation »*

Ces êtres qui, à la naissance, sont humanisés par leur mère, appartiennent à une espèce dont l'apparition remonte à une modification importante de l'appareil cérébral³⁸. À partir du déblocage de l'appareil préfrontal, l'être humain n'est plus un être zoologique soumis aux lois normales de l'espèce, et les rapports qu'il entretient au biologique se transforment. En effet, ce déblocage provoque un accroissement de la faculté de symbolisation correspondant à l'apparition de l'intellectualité réfléchie, cette dernière saisissant les rapports entre les phénomènes et en projetant vers l'extérieur un schéma symbolique. Propre à l'être humain, cette propriété physiologique lui permet de fabriquer des outils et des symboles ; elle entraîne à la fois une transformation du rythme d'évolution technique et l'apparition d'un *dispositif social fondé sur des valeurs culturelles qui fractionnent en ethnies l'espèce humaine*. À partir de ce stade, l'évolution culturelle n'est plus dominée par des rythmes biologiques mais par des phénomènes sociaux³⁹. Or, fait important à noter, Leroi-Gourhan n'affirme jamais, lui qui répète pourtant que l'évolution commence par les pieds, que les symboles sont le reflet des outils. Il montre plutôt que le geste et la parole recourent dans le cerveau au même équipement fondamental, étant l'expression de la même propriété physiologique. Chez l'*homo sapiens*, conclut-il, les coupures des espèces et des races sont submergées par celles des ethnies, l'ethnie étant la forme caractéristique des groupements humains. À cette espèce zoologique ethnique correspond une mémoire sociale dominée par le langage, la physiologie de ces ethnies se fondant alors sur l'organisation d'une mémoire collective qui s'extériorise dans un contenant appelé groupe ethnique.

35. *Ibid.*, pp. 185-186.

36. *Ibid.*, p. 157.

37. Voir à ce sujet N.C. Mathieu, « Masculinité/féminité », *Questions féministes*, n° 1, 1977, pp. 51-68.

38. Pour une analyse d'une grande finesse et d'une grande érudition, voir André Leroi-Gourhan, tout particulièrement *le Geste et la parole*, vol. I: *Technique et langage*, 1964 et vol. II: *la Mémoire et les rythmes*, 1965, Paris, Albin Michel.

39. Les travaux d'A. Leroi-Gourhan font ressortir, à leur manière, que le concept d'ethnie correspond, tout simplement, à la diversité humaine.

La diversité ethnique, qui, je le signale, est antérieure à l'apparition des classes sociales, correspondrait donc à la multiplicité des formes que revêtent les groupes humains. L'on peut donc affirmer que l'ethnicité renvoie à l'humanité et inversement, qu'être humain c'est être ethnique, et que par conséquent, l'humanisation et l'ethnisation ne constituent qu'un seul et même processus. Aussi longtemps que nous serons humanisés, nous serons par le fait même, ethnicisés. Cette adéquation que je propose entre humanité et ethnicité ne manquera pas de surprendre, car dans le discours, scientifique ou de sens commun, le concept d'ethnicité désigne les attributs spécifiques à certains individus ou groupes. Or cette désignation n'est pas neutre, elle constitue la face idéologico-discursive du rapport de domination qui s'établit entre diverses communautés humaines. Croyant incarner l'universel, les dominants imputent la spécificité, la différence, aux dominés et la nomment ethnicité. *L'ethnicité constitue, en quelque sorte, l'humanité des autres.* Si l'ethnicité renvoie à l'humanité, cette dernière implique nécessairement la diversité, l'histoire produisant des groupes humains distincts les uns des autres. Plutôt que nier l'existence de l'ethnicité, je prétends au contraire que nous sommes tous porteurs d'ethnicité, tout en reconnaissant que les marques, les traits dits ethniques sont choisis dans le contexte de relations sociales qui s'établissent entre diverses communautés d'histoire et de culture. Nous pouvons maintenant revenir à la socialisation, ce procès de travail qui produit l'être humain en l'ethnisant.

c) *L'ethnisation des nouveau-nés*

Chaque individu doit acquérir, et cela durant les premières années de sa vie, ces chaînes opératoires machinales⁴⁰ qui représentent chez l'être humain l'élément essentiel de sa survie et qui sont au fondement de son comportement humain/ethnique. Ces chaînes opératoires machinales sont acquises par l'expérience et l'éducation (lisez ici procès de travail-socialisation), de préférence dans des cellules sociales restreintes, notamment la famille :

Ce sont les pratiques élémentaires, dont les chaînes se constituent dès la naissance, qui marquent le plus fortement l'individu de son empreinte ethnique. Les gestes, les attitudes, la manière de se comporter dans le banal et le quotidien, constituent la part de liaison au groupe social d'origine dont l'individu ne se libère jamais complètement lorsqu'il est transplanté dans une classe différente ou dans une autre ethnie⁴¹.

L'humanisation / ethnisation, c'est donc l'inscription, dans la mémoire motrice du nouveau-né, du capital ethnique, de ces programmes élaborés au cours de l'évolution du groupe ethnique et qui se situent sur un plan profond de la mémoire collective. Cette production de l'ethnicité s'accomplit principalement au sein de la famille, qui constitue ainsi le premier réseau ethnique, pouvant ou ne pouvant pas, selon les circonstances, se déployer à l'extérieur de ce premier cadre.

Si l'ethnicité est en quelque sorte une empreinte, il est manifeste que cette empreinte n'a rien à voir avec le sang, ni avec la naissance, car encore faut-il, après sa naissance, être pris en charge par un membre du groupe ethnique au sein duquel l'on fait irruption. À quelques exceptions près (n'oublions pas les nouveaux pères), cette tâche est dévolue aux mères (ou aux grands-mères, aux belles-mères, aux sœurs, aux tantes, aux religieuses), et cela en vertu de la place que les femmes occupent au sein des rapports de sexage, ces rapports qui en font des êtres appropriés auxquels revient cette charge matérielle qu'est la production de l'ethnicité/humanité, une charge d'autant plus contraignante qu'elle implique un face à face constant avec des êtres qu'elles humanisent à même leur propre humanité, forgeant ainsi un lien auquel il est quasi impossible d'échapper. D'où l'illusion du consentement à la domination... Mais cela est une autre affaire.

40. A. Leroi-Gourhan, *op. cit.*, vol. II, p. 29.

41. *Ibid.*, vol. II, p. 30.

d) Production de l'ethnicité et production des moyens d'existence

Cette longue réflexion sur le procès de travail qui produit l'ethnicité/humanité nous amène, cela était presque inévitable, à la célèbre phrase d'Engels sur la double nature de la production et de la reproduction de la vie immédiate, production des moyens d'existence, d'une part, production des hommes mêmes, propagation de l'espèce d'autre part⁴². D'un côté, du travail, de l'autre, la famille, lieu principal où s'effectuent la reproduction de l'espèce (du biologique) et la socialisation des enfants (du culturel). Si la quasi-totalité des énonciateurs masculins du discours sociologique ont adopté une perspective similaire, les féministes ont, en revanche, rendu visible l'invisible : elles ont découvert que la production et la reproduction de l'espèce exigeaient du travail (travail domestique, travail reproductif, travail-socialisation) et qu'il était effectué gratuitement par les femmes. Pour rendre compte de cette cécité qui a caractérisé le discours dominant dans les sciences humaines, il serait par trop simpliste d'évoquer la mauvaise volonté de ses énonciateurs ; il suffira de rappeler que ce discours, comme tout discours, est lié à la place occupée par ceux qui le forment⁴³. Cette occultation du travail féminin reste lourde de conséquences, et cela, à plusieurs niveaux. Elle provoque, en premier lieu, ce réductionnisme tant déploré qui établit une équation entre le travail et l'économique, l'économique et le matériel, le matériel et le réel. Ce réductionnisme se manifeste ensuite chez les producteurs du discours sur l'ethnicité, car il engendre cette vision naturaliste, culturaliste ou économiste de l'ethnicité, et partant, du groupe ethnique, de l'identité ethnique, de la question nationale et du nationalisme. En définissant le travail⁴⁴ comme l'ensemble des activités matérielles (contenant une part d'idéal), activités qui impliquent la mobilisation corporelle et intellectuelle des agents sociaux et qui produisent à la fois des moyens d'existence et des êtres humains, la famille apparaît davantage comme le lieu où les femmes fournissent, dans le cadre de l'appropriation privée, un travail produisant l'humanité/ethnicité. La famille apparaît en outre comme le premier réseau ethnique, le lieu où se forment ces liens dits primordiaux, où se nouent les affinités ethniques, puisqu'elle représente le substrat réel à partir duquel se constituent les groupes ethniques et les nations-ethnies.

DE LA FAMILLE / RÉSEAU ETHNIQUE À LA NATION-ETHNIE

S'il fut un temps où la communauté domestique élargie constituait le lieu où se produisait et se reproduisait la vie immédiate, en d'autres mots, s'il fut un temps où coïncidaient les frontières de la communauté domestique, de la communauté ethnique et de la formation sociale, force nous est de reconnaître qu'il est révolu. Si la production des moyens d'existence s'effectue principalement hors de la communauté domestique, cette dernière demeure le lieu privilégié de la production de l'espèce ; aussi faut-il examiner les liens qui s'établissent entre ces deux sortes de production, la production des moyens d'existence renvoyant aux classes sociales et la production des êtres humains renvoyant aux communautés ethniques et à leur substrat, la famille qui, elle, renvoie aux rapports de sexe, chacune de ces productions comprenant de l'idéal et du matériel. L'articulation complexe des rapports entre les classes sociales, les classes de sexe et les communautés ethniques ne peut visiblement pas être envisagée à la lumière de schèmes d'analyse axés sur une définition trop restrictive du concept de production. Une problématique qui prend également en considération le rapport des femmes à la production et à la reproduction des moyens d'existence et des êtres humains nous permet d'envisager l'histoire comme étant le produit du travail, un travail

42. F. Engels, *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Moscou, Progrès, 1976.

43. Voir mon article « Visions partielles, visions partiales : visions (des) minoritaires en sociologie », *Sociologie et sociétés*, vol. XIII, n° 2, 1981, pp. 33-49.

44. Pour une analyse novatrice et ingénieuse du « travail », voir Louise Vandelac, « ... Et si le travail tombait enceinte ???, Essai féministe sur le concept travail », *Sociologie et sociétés*, vol. XIII, n° 2, 1981, pp. 67-82.

accompli par des générations successives d'êtres humains qui produisent des moyens d'existence et des générations successives de mamans qui produisent l'humanisation. Une telle problématique permet en outre d'échapper à l'économisme et de saisir le fondement matériel des communautés ethniques. En effet, réduire les communautés ethniques et l'ethnicité à de simples éléments de la superstructure, c'est dissoudre la production-reproduction de la vie immédiate dans la production économique. Qui plus est, analyser l'existence et la mobilisation des liens ethniques exclusivement en fonction des sentiments primordiaux ou encore exclusivement en fonction des rapports sociaux de la production économique, c'est avoir recours à des explications mécanistes et déterministes incapables de rendre compte de la complexité de la vie sociale. L'on ne peut postuler *a priori* que la production des êtres humains est déterminée par la production des moyens d'existence; l'on peut, en revanche, affirmer que ceux qui produisent les moyens d'existence contrôlent celles qui produisent l'humanité-ethnicité. Par ailleurs, les liens qui s'établissent entre la famille et la communauté ethnique doivent, eux aussi, être considérés dans toute leur complexité. L'on sait, par exemple, que c'est souvent quand un groupe ethnique ne contrôle ni l'État (qui est non seulement un État de classe, mais aussi un État de sexe et un État ethnique), ni ses appareils, que les discours sur la famille-cellule de base de la société et sur la femme-mère-reproductrice-socialisatrice atteignent de nouveaux sommets. En outre, il est manifeste que l'ethnicité, je me permets ici de parodier Weber, ne s'épanouit pas comme une fleur. C'est dans le contexte des relations qui s'établissent entre des communautés humaines diverses, à la suite de conquêtes, de migrations «volontaires» ou involontaires, d'annexions, que l'humanité des autres devient ethnicité, cette dernière engendrant quelquefois des relations sociales de communalisation. C'est alors que se constituent les relations ethniques, c'est-à-dire des relations entre groupes humains définis en termes de spécificité ethnique, composés de personnes possédant l'ethnicité, ces qualités propres à leur groupe et qui sont acquises, lors de la tendre enfance, par la transmission des chaînes opératoires machinales. L'ethnicité étant au fondement de notre humanité, se confondant même avec elle, l'émergence et le maintien des liens ethniques, la facilité avec laquelle ils se mobilisent, la virulence des antagonismes ethniques n'ont rien de surprenant. C'est, effectivement, une question de vie ou de mort.

Empreinte ethnique, oui, mais façonnée au sein de la famille et de la parenté, et dont on peut, en principe, s'affranchir car l'être humain peut, grâce à son appareil cérébral, participer à la mémoire collective d'un autre groupe ethnique, cette mémoire sociale s'extériorisant en dehors du groupe qui la produit. Reste à savoir s'il le veut, ou s'il ne le veut pas; si on le lui permet (pluralisme culturel), si on le lui impose (acculturation, assimilation), si on l'en empêche (pluralisme social, ségrégation, *apartheid*). Reste à savoir si le premier réseau ethnique peut se déployer à l'extérieur de la communauté domestique (complétude institutionnelle) et par quels moyens ce déploiement s'effectue (niches occupationnelles, division ethnique du travail, articulation des modes de production, domination étatique, etc.). Reste à savoir si le groupe peut et veut contrôler ses institutions (capacité organisationnelle), s'il peut ou non modifier son rapport à la communauté qui contrôle l'État, s'il peut ou non définir un projet collectif visant à s'approprier cet appareil (nation-ethnie); reste à identifier les facteurs influant sur ces décisions. Reste à savoir s'il est manipulé ou non, par qui (quelle classe, quelle fraction de classe) et comment? Reste à savoir quels intérêts, matériels et idéels, sont en jeu. Bref, reste à savoir quand, pourquoi et comment se mobilise l'ethnicité? C'est en répondant à ces questions que se constitue le champ des relations ethniques, dont l'objet porte spécifiquement sur les relations entre groupes et personnes qui partagent l'ethnicité, cette ethnicité qui est au fondement de notre humanité, cette ethnicité qui est produite par... et vous connaissez la suite.

RÉSUMÉ

La perplexité éprouvée par l'auteure face à l'objet de la sociologie des relations ethniques est à l'origine de la réflexion amorcée dans cet article. Si l'examen du discours propre à ce champ apporte quelques éclaircissements,

il ne dissipera point ses inquiétudes. Affirmant que l'on aurait tort de réduire l'ethnicité à la transmission de marques biologiques et/ou culturelles, ou encore à une invention de toutes pièces d'une bourgeoisie machiavélique, l'auteure poursuit sa quête visant à définir et à théoriser cette mystérieuse ethnicité. Elle découvrira alors que l'ethnicité est un concept utilisé pour désigner l'humanité des autres, une humanité que chaque nouveau-né acquiert grâce au travail accompli par les femmes dans le cadre d'un procès de travail appelé socialisation par les énonciateurs masculins du discours sociologique.

SUMMARY

This article has been inspired by the puzzlement felt by the author with regards to the subject matter of the sociology of ethnic relations. Her review of the literature in this field does not set her mind at ease. After rejecting those approaches which reduce ethnicity to biologically and/or culturally transmitted traits, or to a machiavellian invention of the bourgeoisie, she carries on with the task of defining ethnicity. She will thus find out that ethnicity refers to the humanness of others, a humanness acquired by each and every newborn thanks to the work performed by mothers within the context of a work process which male-stream sociology has called socialization.

RESUMEN

El origen de este artículo se encuentra en la perplejidad experimentada por la autora frente al objeto de la sociología de las relaciones étnicas. Si bien el examen del discurso propio a ese campo esclarece ciertos aspectos, ese examen no logra disipar su inquietud. Afirmando que es una equivocación reducir la etnicidad a la transmisión de trazas biológicas y/o culturales, o bien a la invención de una burguesía maquiavélica, la autora continúa su búsqueda a fin de definir y teorizar esta misteriosa etnicidad. Ella descubrirá entonces que la etnicidad es un concepto utilizado para designar la humanidad de los otros, una humanidad que cada recién nacido adquiere gracias al trabajo realizado por las mujeres dentro de un proceso de trabajo llamado socialización por los voceros masculinos del discurso sociológico.